

— Et s'il n'avait pas eu le temps de fuir !... murmura-t-il. S'il était arrêté !! J'aurais tout à craindre... Il me chargerait impitoyablement pour essayer de se tirer d'affaire... Quo se passe-t-il donc ? Comment le savoir ?...

A la hauteur du passage de l'Opéra, Rittner renvoya sa voiture.

Il étouffait, il avait besoin d'air et de mouvement et, tout absorbé par ses angoisses, il se mit à marcher droit devant lui, sur le boulevard, sans se demander où il allait...

En face du Vaudeville il s'arrêta, le visage moins bouleversé, jeta un regard autour de lui pour s'orienter, descendit la rue de la Chaussée d'Antin et gagna la rue Saint-Lazare, puis celle de la Rochefoucauld dont il gravit rapidement la pente.

Il allait voir Mathilde et se croyait certain, sinon de rencontrer René chez sa sœur, au moins d'apprendre par elle ce qu'il était devenu.

La concierge l'arrêta au passage par ces mots :

— Monsieur demande ?

— Mademoiselle Mathilde Jancelyn.

— Bon ! fit la concierge. Il paraît que monsieur n'a pas vu mademoiselle depuis quelque temps.

— Ah çà ! se dit Rittner, est-ce qu'elle est aussi déménagée, celle-là ?...

La concierge reprit :

— Mademoiselle Jancelyn ne demeure plus ici... .

— Depuis quand ?

— Depuis quinze jours.

— Pouvez-vous m'indiquer sa nouvelle adresse ?

— A peu près, oui, monsieur... Mademoiselle Jancelyn habite maintenant Neuilly... .

— Quelle rue de Neuilly ?

— Ça, je l'ignore... .

Frantz Rittner, énervé par ces déceptions successives, mais non découragé et plus que jamais désireux d'arriver à son but, regagna la rue Saint-Lazare, sauta dans une voiture qu'il prit à l'heure, ordonna au cocher de le conduire à Neuilly, et se dit :

— Quand je devrais frapper à la porte de toutes les maisons, il faudra bien que je trouve Mathilde.

Au moment du départ de Fabrice et de M. Delarivière pour New-York la sœur de René, nous le savons, commençait à éprouver un sentiment très vif pour le jeune Paul de Langeais.

Au moment où se passaient les faits dont nous sommes l'historien véridique, Mathilde atteignait sa vingt-quatrième année, et l'amour, ce sentiment divin, n'avait jamais fait battre son cœur.

Paul de Langeais, en entrant à l'improviste dans la vie de Mathilde, venait d'opérer une véritable métamorphose et de jouer en quelque sorte le rôle de Pygmalion animant Galathée... .

De son côté Paul de Langeais n'était pas moins vivement épris. Ce provincial était également captivé par le charme de la femme et par les étrangetés de l'artiste.

Orphelin, maître de sa fortune et de son nom il n'avait pas hésité à les offrir à Mathilde ; et cette dernière s'était retirée, pour cacher son bonheur, dans une petite villa, située à Neuilly Saint James, en face l'île qui appartient aux Rothschild. Son fiancé venait l'y voir tous les matins et ne la quittait que le soir.

Depuis cette retraite, Mathilde n'avait conservé aucunes relations avec ses amis d'autrefois et la plupart de ses anciennes amies. Elle ne recevait que le petit baron Pascal de Landilly et mademoiselle de Civrac, née Grêluche.

René savait son adresse, mais ne venait point la voir, et nous devons ajouter qu'elle en prenait facilement son parti.

Le matin du jour où nous avons vu le docteur Frantz Rittner se mettre en quête du nouveau logis de Mathilde, cette dernière avait eu à déjeuner Adèle et Landilly.

Après le repas plein d'entrain et de gaieté, M. de Langeais,

ayant affaire à Paris chez son banquier, était parti en compagnie de ses deux invités qui voulaient assister aux courses d'Auteuil.

La jeune femme se trouvait seule.

Depuis son installation à Neuilly, c'était la première fois que Paul la quittait pour toute une après-midi.

A peine le bruit de la voiture eut-il cessé de se faire entendre, qu'elle se sentit triste, agitée, prise d'une inquiétude vague et sans cause appréciable.

Elle voulut lire, s'installa sur une chaise longue et prit un roman nouveau auquel le public faisait un succès de vogue... .

A peine eut-elle parcouru distraitement les premières pages du volume qu'elle le referma avec impatience.

— Ce livre est ennuyeux comme la pluie !... murmura-t-elle.

Mathilde se trompait.

Ce n'était pas le roman à la mode, c'était la solitude qui dégageait l'ennui dont son âme était obsédée.

Habitée depuis deux semaines à la présence incessante de Paul, elle ne pouvait se passer de lui, et la maison qu'il venait de désertier lui semblait vide.

Elle quitta sa chaise longue, fit le tour du jardin, s'ennuya de plus en plus, regagna le salon, essaya de dormir, mais ne vint point à bout de fermer les yeux, monta dans sa chambre à coucher et, pour tuer le temps, se mit à fouiller les meubles, rongeant et dérangeant ses dentelles et ses bijoux.

En furetant dans les tiroirs d'un petit chiffonnier qu'elle n'avait point ouvert depuis son déménagement de la rue de la Rochefoucauld, elle mit la main sur un coffret en vicié argent ciselé. Elle fit tourner dans la serrure la clef liliputienne et ouvrit ce coffret.

Il renfermait des papiers entassés pêle-mêle et attestant par leur désordre qu'ils avaient été placés là tout à fait au hasard.

— Voilà une occupation ! se dit Mathilde. Peut-être au milieu de ce fouillis trouverai-je des choses intéressantes... .

Elle vint s'asseoir près d'une fenêtre, renversa sur ses genoux le contenu du coffret et se mit en devoir d'examiner les papiers, pour les trier ensuite et pour déchirer ou brûler ceux qui lui sembleraient insignifiants.

Il y avait un acte de naissance, des factures acquittées, quelques papiers timbrés, et des lettres, de nombreuses lettres.

Mathilde en relut quelques-unes et les froissa dans ses mains avec un geste de mauvaise humeur.

Tout à coup un petit billet très fripé se trouva sous ses doigts.

Il portait le nom et l'adresse de René Jancelyn, mais le timbre de la poste ne l'estampillait pas.

— L'écriture de Fabrice Leclère ! pensa la jeune femme.

• Elle déplia ce billet et lut les lignes suivantes en style télégraphique :

« Mon cher René,

« F. Baltus a le chèque dans les mains. — Il parle d'un expert et du P. de la R. — Situation tendue. — Vite un conseil. — J'attends, café du Helder. — Brûle billet.

« 3 décembre 73.

« F. L. »

— F. Baltus... murmura Mathilde en fronçant les sourcils comme quelqu'un dont la mémoire travaille. D'où me vient ce billet ?... Ah ! je me souviens... Mon frère, un jour, l'a laissé tomber chez moi, à son insu, en ouvrant son portefeuille. Curieuse comme toutes les femmes, j'ai voulu savoir... j'ai mis le pied sur le papier, et René est parti sans se douter qu'il l'avait perdu... F. Baltus... je me rappelle ce nom... L'homme dont j'ai vu guillotiner l'assassin à Melun, le jour où Fabrice retrouvait son oncle, se nommait Frédéric Baltus... Quel est ce chèque dont parle le billet ? Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'entre mon frère et Fabrice il y avait un secret au sujet de M. Baltus... C'est peut-être tout simple... Fabrice connaissait ce jeune homme et, sachant que René est de première force en écritures, il voulait sans doute le faire nommer expert... Qu'est-ce que c'est que le P. de la R. ? Le procureur de la République, sans doute... Il était donc question d'un crime ?... C'est singulier, tout cela ! Il faudra que je questionne